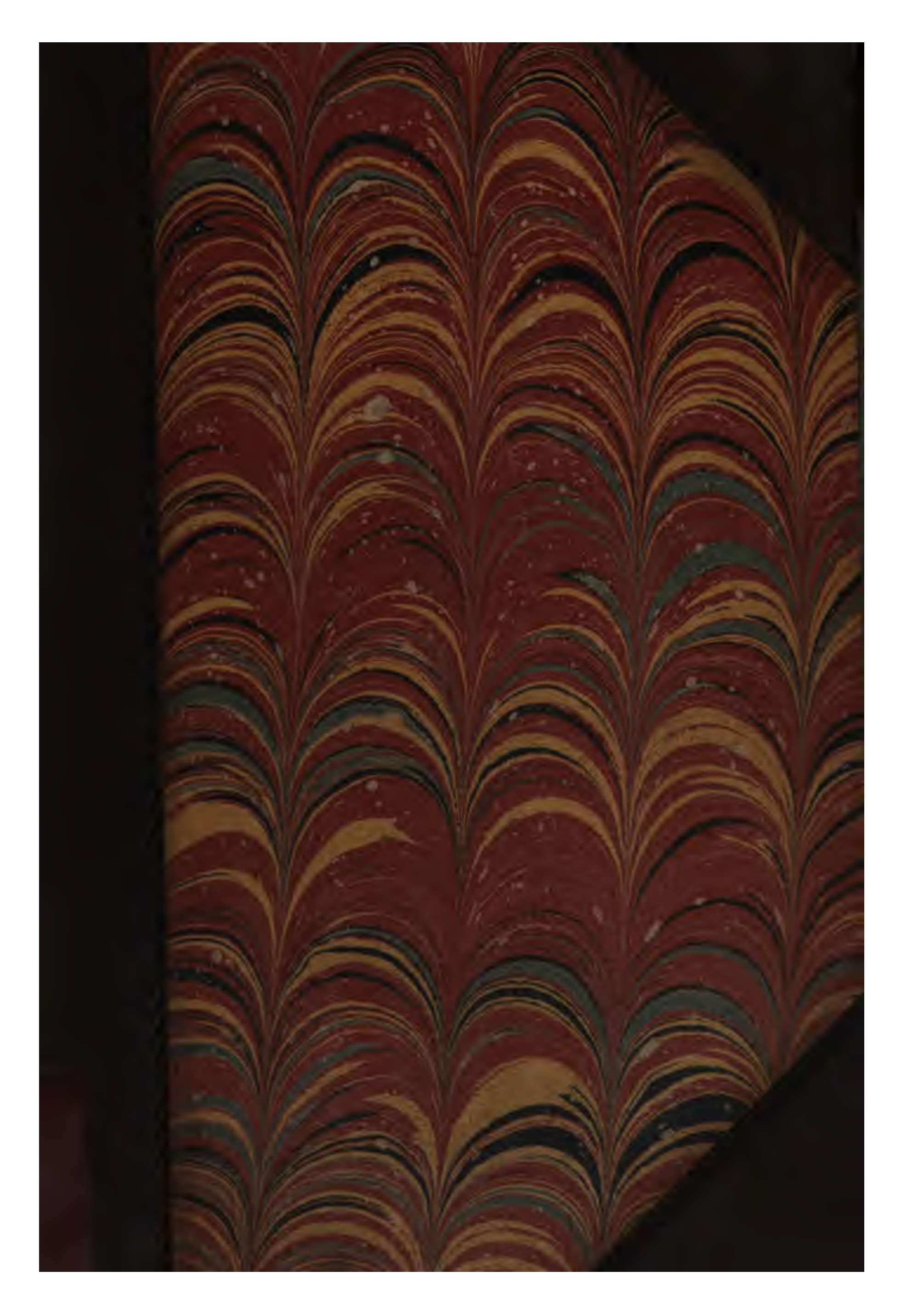


8.

LA DIFFÉRENCE DU PATRIOTISME NATIONAL *CHEZ LES FRANÇOIS* ET CHEZ LES ANGLOIS.

DISCOURS lu à l'Académie des Sciences Belles-Lettres & Arts de Lyon, par M. BASSET DE LA MARELLE, premier Avocat-Général au Parlement de Dombes, & Académicien Associé.

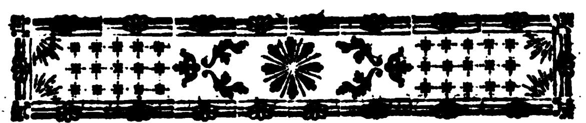


A LYON,

Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire du Gouvernement, de la Ville & de l'Académie de Lyon, aux Halles de la Grenette.

M. DCC. LXII.

AVEC PERMISSION.



LA DIFFÉRENCE DU PATRIOTISME NATIONAL *CHEZ LES FRANÇOIS* ET CHEZ LES ANGLOIS.

L'Amour de la Patrie est par une impreſſion naturelle dans le cœur de l'homme. Les Barbares qui ravageoient la terre, cherchoient à s'en former une ſur le débris des Nations. Ces hommes errants & vagabonds, qui ſemblent encore n'en avoir aucune, s'attachent aux vaſtes déſerts qui leur en tiennent lieu.

Chez les Peuples civiliſés, la Patrie

eſt le centre commun, où toutes les affections viennent ſe réunir: mais la force & la qualité de l'amour Patriotique, ſont ſubordonnées à la nature des Gouvernements; dont les divers principes lui donnent plus ou moins de vigueur dans ſes effets, & de pureté dans ſes motifs.

On le voit embarraſſé, dans la multiplicité des Reſſorts du Gouvernement compliqué d'une république de Souverains; languiſſant, dans un Etat où il ceſſe d'être animé par le puiſſant aiguillon de la liberté qui le fit naître; énervé, dans un pays diviſé en une multitude d'Etats, qui ne ſont point liés par un intérêt commun; lent, dans une Monarchie, dont la vaſte étendue affoiblit le corps. Mais je n'entreprends point de préſenter le

ſyſtême politique de l'Europe, & d'en décompoſer en quelque ſorte les différents Gouvernements. Pour en analyſer le Patriotiſme, je me propoſe ſeulement de l'examiner chez deux Peuples, dont la rivalité embraſſe tous les objets.

L'Anglois bien éloigné d'avouer qu'il puiſſe en quelque choſe nous être inférieur, regarde ſur-tout le Patriotiſme comme une vertu qui lui eſt propre ; il croit que la nature de ſon Gouvernement fait naître, nourrit, échauffe, perfectionne en Angleterre l'amour de la Patrie ; tandis que la nature du Gouvernement François l'étouffe, ou du moins l'affoiblit conſidérablement parmi nous : mais j'eſpere démontrer qu'en ce point même, nous ne ſommes pas ſans avantage ſur

les Anglois, & que le Patriotiſme en France a un fondement plus ſolide, parce qu'il s'y trouve établi ſur des principes plus invariables & plus purs.

Le Patriotiſme ne conſiſte point en un amour déréglé; mais bien en un attachement tendre & délicat, qui nous unit à la Patrie. Ce n'eſt point une paſſion folle qui ne ſe ſignale que par des écarts: mais une affection ſage qui meſure toutes ſes démarches ſur les principes de la plus exacte équité. Le vrai Patriotiſme ne doit point ſe conduire par les mouvements de l'ambition; mais uniquement par ceux d'un intérêt légitime.

Modéré dans ſes prétentions, fidele dans ſes engagements, il ne met point ſa gloire à dépouiller un voiſin foible; à en attaquer un autre qui dort

ſur la foi des Traités; à envahir les Etats de celui-ci dans une circonſtance malheureuſe; à employer, pour étendre ſon commerce au préjudice des autres peuples, toutes les reſſources que la fortune ou la trahiſon peuvent préſenter.

C'eſt bien moins dans l'attaque que dans la défenſe, que la qualité de Patriote ſe montre avec éclat. Nous admirons les Scipion, les Pompée, & tous ceux qui porterent ſi loin la gloire du nom Romain. Marius même, Sylla, Céſar, peuvent au même titre prétendre à notre admiration, quoique comme Citoyens, ils n'aient pas les mêmes droits à notre eſtime. Mais ce ſera dans les Horaces, dans le premier des Brutus, dans Horatius, Cocles, Mutius Scævola, dans les

Fabius, dans Camille, Regulus, Decius, Curtius, dans Caton, le dernier des Romains, que nous reconnoîtrons, le véritable amour de la Patrie.

Les actions étonnantes, par lesquelles ils sauverent Rome ou périrent pour elle, les placeront toujours au dessus de ceux qui ne travaillerent que pour étendre les bornes de son Empire. Nous trouvons la preuve de ce jugement dans la différence des mouvements que leurs noms nous inspirent; nous admirons dans ceux-ci leur valeur, leur fermeté, leur prudence; la gloire qu'ils se sont acquise éleve notre ame; mais elle ne remue pas le cœur.

Au nom des autres une admiration plus tendre vient d'abord l'échauffer; bientôt l'enthousiasme nous saisit, & l'impression

l'impreſſion du ſentiment devient enfin ſi profonde que nous pouvons à peine en ſoutenir la vivacité.

Pour reconnoître la cauſe de cette extrême diverſité d'impreſſions, il ne faut que pénétrer dans les principes différents qui font agir le héros guerrier & le héros patriote.

Voyez le bien, l'honneur, le ſalut de la Patrie diriger uniquement celui-ci, étouffer, ou du moins faire taire en lui les paſſions, le mettre au deſſus de la nature, le rendre capable des plus grands ſacrifices. Ses vues, ſes penſées, ſes travaux, ſa fortune, ſes jours ne ſont que pour la Patrie & pour ſon Roi : il leur immole tout. Loin de le voir chercher à l'emporter ſur les riches par les richeſſes ; ſur les factieux par l'eſprit de faction & de

cabale, on le verra diſputer aux plus courageux, pour la magnanimité ; aux plus modeſtes, pour la retenue ; aux plus irréprochables, pour le déſintéreſſement & la fidélité. Il ſera plus curieux d'être homme de bien que de le paroître. Tel eſt le héros patriote, ſes actions tiennent plus à la vertu. Le héros qui ne reſpire que pour la gloire, immole tout à la vanité ; c'eſt elle ſeule qui nourrit & rechauffe la valeur qu'elle a fait naître ; c'eſt pour la ſatisfaire qu'il ruine l'Etat, qu'il prodigue le ſang de ſes Concitoyens, qu'il dépeuple la terre. Jamais l'amour de la Patrie ne l'anima, ce fut toujours ce deſir inſatiable de gloire dont il eſt dévoré ; mais il ſeroit bien plus malheureux encore pour la Patrie, que ce fût l'intérêt qui

dominât dans le héros ; la justice & la vertu n'entreroient jamais dans ses projets ; il rapporteroit tout à son agrandissement ; près de l'ambition rien ne lui seroit sacré ; pour lui la vertu ne seroit qu'un nom ; le bien public une chimere. Combien a-t-on vu de Conquérants fouler aux pieds, sans scrupule, tout ce qui s'appelle loix, pudeur, religion, maximes ? Combien nommeroit-on de Guerriers distingués par leur valeur, qui ne furent que des sujets rebelles, ou des Citoyens dangereux ?

Puisqu'il y a tant de différence entre le Héros qui étend les limites d'un Empire, & celui qui le conserve ; on ne sçauroit donc prendre aux actions éclatantes qui ne tendent qu'à augmenter la puissance d'un Etat, le même

intérêt qu'à celles qui opérent son salut. Et c'est sur la durée des Empires, & d'après les révolutions qu'ils ont essuyées, qu'il faut juger du Patriotisme qui les soutenoit. A se fixer sur ce point de vue, la France a sans doute l'avantage sur l'Angleterre.

La Monarchie Françoise, à ne dater que de Clovis, a près de treize siecles d'ancienneté. Divisée sous les deux premieres Races entre les enfants des Rois, le Patriotisme, fondé sur l'honneur du nom François, l'a toujours soutenue contre les ennemis du dehors. Aucun peuple n'a pu la subjuguer. Les Romains, encore jaloux de leur premiere grandeur, reviennent chercher les Gaules qui furent sous leur domination. Les François, réunis sous Clovis, leur apprennent

bientôt par une victoire éclatante, dont le sang du Général Romain arrosa les lauriers, que les vainqueurs s'y sont formés une Patrie qu'aucune Puissance ne pourra détruire.

Les Allemands vaincus à Tolbiac demeurent également convaincus de cette vérité. Les visigots & les Bourguignons n'entrent en France que pour en faire une expérience funeste. Les Lombards, qui après avoir conquis l'Italie, se répandent dans le Royaume, n'y peuvent tirer aucun avantage des divisions qui en font le théatre de la guerre civile entre les fils & les petits-fils de Clotaire. Ces fiers Conquérants de l'Italie éprouvent qu'il regne en France un Patriotisme qui fera toujours sa principale force.

La premiere Race de nos Rois étoit

prête à s'éteindre ou à cesser de régner, que les Saxons Anglois n'avoient encore pu se former aucun établissement fixe dans la Grande-Bretagne, quoiqu'ils y fussent dès l'an 449. Cette Patrie des anciens Bretons étoit alors ravagée par les Ecossois venus d'Hibernie, par les Pictes venus de Thrace, ou de Scytie, & par les Anglois sortis de Saxe en différents temps. Tout le Patriotisme de la Grande Bretagne étoit concentré dans la Principauté de Galles & le Comté de Cornouaille. Les anciens Bretons, malgré leur petit nombre, ne se bornoient pas à s'y défendre à la faveur des montagnes; ils descendoient souvent dans la plaine, où l'infériorité de leurs forces ne servoit qu'à faire mieux éclater la grandeur

de leur courage. Il fallut aux Anglois plus de trois ſiecles pour ſe former une Patrie dans la Grande-Bretagne ; encore cette Patrie demeura-t-elle foible par ſa diviſion en pluſieurs petits Etats, juſqu'à ce que Egbert, un de leurs Princes élevé à la Cour de Charlemagne, en rapporta avec le grand art de régner, la ſemence du Patriotiſme qui réunit la Nation : mais ſous ſes Succeſſeurs, l'un & l'autre dégénérerent inſenſiblement, & la trahiſon, reſſource trop ordinaire des ames lâches, vint accélérer la ruine de la Patrie encore à peine formée.

Les Danois tous égorgés dans un même jour par les Anglois, trouvent bientôt des vengeurs dans leurs compatriotes du Danemarck : ceux-ci paſſent en foule la mer, ſous la conduite

de leur Roi, pour subjuguer l'Angleterre, & ils y font éclater leur vengeance par l'exil des Grands, la ruine du Peuple, le sang des Ecclésiastiques & des Religieux, & la destruction des Autels.

Lorsque la conquête des Normands succede à celle des Danois, le Patriotisme Anglois n'a pas plus de forces contre cette seconde invasion que contre la premiere; « les vainqueurs firent » valoir sur eux (dit un de leurs Historiens modernes *) le droit de » conquête dans toute sa rigueur & » son étendue. Ils ajouterent l'opprobre à l'oppression, & les Nationaux furent réduits à un tel état » d'humiliation & de misere, que le » nom Anglois devint un terme de

* M. David Hume.

» reproche

» reproche & de mépris. » Où étoit donc alors cet amour de la Patrie que les Anglois de nos jours veulent faire envisager comme héréditaire dans leur Nation ? Où étoient ces Patriotes dont le nom est emprunté de leur langue ? Un pays où le Patriotisme a quelque vigueur n'est pas sujet à des révolutions si fréquentes.

Mais pendant que l'Angleterre en est agitée, jetons un coup d'œil sur la France, & voyons si l'on n'y trouvera pas plus de Patriotisme pour la soutenir & la défendre : elle n'y pouvoit sans doute être à l'abri de l'invasion des Barbares, qui, dans ces temps reculés, venoient de l'extrêmité du Nord inonder l'Europe entiere : mais du moins les François zélés pour leur Patrie ne la laissent-ils jamais tom-

ber sous une domination étrangere.

Le regne de Charlemagne porte la France au dernier période de la gloire; mais ce n'est pas dans ce point de grandeur que le Patriotisme, qui n'avoit aucun effort à faire, pouvoit briller d'un éclat particulier. Il est ordinaire de le voir sous des Rois conquérants se confondre avec les vertus guerrieres, qui font monter les Empires au plus haut degré de puissance; aussi est-ce toujours dans la naissance, ou dans la décadence des Etats, qu'il faut chercher cet amour de la Patrie, qui prépare leur grandeur, ou détourne leur ruine.

Sous les enfants de Charlemagne, les Bretons, les Gascons, & les peuples de la Hongrie viennent ravager la France; mais ils éprouvent que sa

fortune & la valeur Françoiſe ne devoient pas expirer avec ce grand Roi, & que l'amour de la Patrie n'y peut être étouffé par les diſſentions domeſtiques. L'irruption des Normands y cauſe à la vérité beaucoup de déſordres. Ces peuples furieux y font de grandes courſes & d'affreux ravages: mais enfin ils ſont trop heureux de pouvoir ſe cantonner ſur les bords de la mer dans un pays alors déſert & inhabité, qu'on ne daigne plus leur diſputer dès qu'ils en offrent l'hommage, & lorſque l'humeur guerriere de leur Prince ne leur permet plus de ſe contenir dans des limites ſi étroites. Ils ſe promettent plus de ſuccès à aller au delà des mers attaquer l'Angleterre; ils y trouvent en effet le Patriotiſme ſi foible, qu'il ne peut ni en

retarder la conquête, ni empêcher le vainqueur d'y établir un pouvoir despotique.

Cet accroissement de puissance rendit ce Conquérant d'autant plus dangereux pour la France, que devenu, par des Alliances & des successions, possesseur des plus beaux Fiefs de la Couronne, il puisoit dans le Royaume même les principales forces qu'il tournoit contre lui : mais Philippe Auguste trouvant des secours inespérés dans le Patriotisme de ses sujets, parvint bientôt à tarir, ou du moins à diminuer la source des forces de ce vassal infidele, en lui enlevant la plus grande partie des possessions immédiates qui les lui fournissoient.

Le François fit voir à la bataille de Bouvines combien le zèle Patriotique

augmenté le courage d'un peuple armé pour la défenſe de ſa Patrie ; & déjà le feu naiſſant des diviſions, qui depuis ſe renouvellerent ſi ſouvent entre le Prince & les ſujets, altéroit le Patriotiſme en Angleterre.

On y vit naître ſous un Gouvernement foible cette fameuſe Chartre, célebre écueil de l'autorité Royale, & ſource des mouvements populaires. Ce titre primordial d'une liberté ſi vantée, produiſit entre le Roi & les Peuples ce premier divorce, qui briſant le nœud de leur union, déſola la Patrie par le fer & par le feu, comme un pays ennemi ; ce fut alors que l'on vit l'inconſtant Anglois réduit à ſe jetter ſous la domination Françoiſe, en appellant au Trône de la Grande-Bretagne Louis, fils de Philippe

Auguſte : mais bientôt après on vit ce Prince abandonner ce peuple à ſon inconſtance naturelle & à ſes diviſions inteſtines : il revint en France attendre une Couronne plus précieuſe, & plus flatteuſe pour ſes Rois.

Il n'en fut pas plutôt en poſſeſſion qu'il voulut étouffer les troubles que l'Anglois faiſoit naître ou entretenoit dans ſon Royaume ; & ce fut pour en couper la ſource, qu'il réduiſit à la Guienne ſeule toutes les poſſeſſions que s'y étoit formé ce voiſin dangereux. Mais les ſcrupules du Saint Roi qui lui ſuccéda, préparerent de nouveaux maux à la France, en faiſant rentrer l'Anglois dans une partie des Provinces dont il avoit été dépouillé par l'effet d'une ſage politique.

Il s'écoula plus d'un ſiecle avant

que cet ennemi naturel des François fût en état de profiter de cette faute ; & dans une longue ſuite de Rois détronés, & rétablis avec autant de facilité que d'inconſtance, l'Hiſtoire de cette Nation ne nous préſente que l'aviliſſement du Trône & le mépris de la Royauté. Si un Regne glorieux vient nous voiler pour un inſtant, ce tableau ſcandaleux, le Regne qui ſuit nous le reproduit encore juſqu'à ce que par un heureux retour à ſon caractere bienfaiſant, on voit un Uſurpateur, affermi par la tyrannie, changer au point de ſe faire aimer comme un pere (*a*).

Alors la viciſſitude des choſes humaines nous fait enfin voir, ſous un Regne foible, la France agitée à ſon

(*a*) Henri IV.

tour par des diſſentions inteſtines ; & l'Angleterre dans un état paiſible profiter des troubles de la France, contre laquelle tout ſembloit avoir conſpiré. Les factions d'Orléans & de Bourgogne avoient diviſé la Nation ; ſon Roi (*a*) même déshéritant ſon fils en faveur de ſon gendre, avoit par un Traité livré le Royaume à l'Anglois.

L'Aſſaſſinat du Duc de Bourgogne, imputé au Dauphin, ſervit de prétexte pour lui enlever l'affection des François ; & en effet l'atrocité du crime en aliéna pluſieurs, qui, ſans cette imputation, lui fuſſent demeurés fideles ; & ils avoient l'avantage dans ce cas particulier de pouvoir dire que c'étoit l'amour de l'honneur & de la

(*a*) Charles VI.

vertu

vertu qui luttoit dans leur cœur contre l'amour de la patrie : mais heureusement il se trouva encore de vrais Patriotes, qui ne s'érigeant point en Juges de leurs Maîtres, n'eurent en vue que le salut de l'Etat. Le malheureux Barbazan après avoir défendu Melun, jusqu'à la derniere extrêmité, fut la premiere victime immolée à la Patrie par la mauvaise foi des Anglois, qui violerent indignement la Capitulation.

Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, Princes du Sang ; Artus, depuis Duc de Bretagne ; Coitivy, Taneguy du Châtel, le fameux Dunois, la Hire, Richemont, Duglas à la tête des Ecossois ; & tant d'autres dont les noms, à jamais chers à la France, sont consacrés dans l'Histoire, n'écouterent que

cette fidélité qui fit leur gloire, & ſauva la France.

L'Anglois & le Duc de Bourgogne réunis, tenoient dans leurs mains le ſort des François. C'étoit d'eux ſeuls qu'on avoit, ou à eſpérer ou à craindre; il fallut braver leurs courroux & mépriſer leurs faveurs.

Le Roi légitime, confiné dans une Province reculée, devenue ſon aſyle, ne pouvoit rien pour eux; il étoit lui-même dénué de tout; le malheur l'environnoit, & ſon rétabliſſement ſembloit être au deſſus des forces humaines; c'étoit courir aux dangers qui ſe préſentoient comme inévitables, & renoncer à la fortune qui paroiſſoit irrévocablement fixée: mais cette ſituation deſeſpérée ſervit à convaincre, qu'il eſt de la deſtinée de l'Em-

pire de Clovis de n'être jamais assujetti à une Puissance Etrangere ; & ce fut cette extrêmité même où la France étoit réduite, qui prouva que la semence du Patriotisme ne sauroit s'y perdre. Rien ne fut capable de séduire, ou d'intimider ces Héros qui se dévouoient à la Patrie.

Bientôt le François s'étonne de son indifférence pour son honneur & son Roi. Il est prêt à sortir de l'assoupissement profond dans lequel la séduction l'a plongé. Au premier éclat de voix de la Patrie en péril, son ivresse va se dissiper.

L'Anglois qui craint le réveil de ce Peuple, dont la valeur lui est connue, ne marche que d'un pas timide ; & les victoires qui l'ont conduit au sein du Royaume, n'ont point encore fixé sa

confiance ſur une proſpérité ſi peu ordinaire, lorſqu'en effet il voit le Patriotiſme s'élever tout à coup du ſein des plaiſirs dans une Cour voluptueuſe. La beauté ſe ſert de ſon empire pour le ſalut de l'Etat; & Jeanne d'Arc envoyée au ſecours d'Orléans ranime bientôt dans le cœur des François le zele Patriotique qui devoit les ſauver tous. On les vit reprendre ſubitement cette ſupériorité qu'un ſommeil léthargique leur avoit fait perdre. Les Anglois furent battus par-tout; & trop ardente à les pourſuivre, l'Héroïne qui avoit réveillé le François aſſoupi, tomba ſous leur Puiſſance. Ces cruels ennemis aſſouvirent leur fureur par ſon ſupplice; & cette fille miraculeuſe conſomma, au milieu des flammes le glorieux

ſacrifice qu'elle avoit fait de ſes jours à ſa Patrie : mais cette cruauté, qui déshonora les Anglois, ne fut point une reſſource pour leur fortune ; ils perdirent dans l'eſpace de vingt-deux ans, non ſeulement des conquêtes qui leur avoient coûté près d'un ſiecle ; mais encore des héritages dont ils étoient en poſſeſſion depuis plus de trois. Et leur Roi ne remporta que la gloire de s'être fait Couronner à Paris, au moment qu'il lui falloit abandonner la Couronne. Il eſt vrai que c'eſt l'époque du plus grand danger que la France ait couru. Jamais cette Monarchie n'avoit été ſi proche de ſa ruine : mais auſſi on ne vit jamais mieux qu'en cette occaſion tout ce que l'on peut attendre des ſentiments Patriotiques de cette Nation, au mo-

ment même que son salut paroît le plus désespéré.

Le François s'est plus attaché depuis à des principes auxquels se trouvent liés le bonheur & la durée de son Empire : il n'a cessé de se distinguer par son amour, & sa fidélité pour ses Rois ; ses vertus Patriotiques sont devenues tellement invariables, que le fanatisme, qui a pu les balancer, n'a jamais eu la force de les détruire.

L'ordre de la succession inviolablement gardé ; cette Loi Salique gravée si profondément dans nos cœurs, que l'empreinte n'en pourra jamais être effacée, cet amour pour nos Rois, qui s'étant rarement démenti, a été si souvent porté jusqu'à l'enthousiasme ; leur gloire devenue notre plus cher intérêt. Ce sont là autant de fruits du

Patriotiſme, qui en tant d'occaſions a ſauvé ou ſoutenu cette Monarchie.

La ſage conſtitution de notre Gouvernement nous tient également éloignés de la honte de l'eſclavage & de l'écueil de la liberté. En France l'autorité Royale, également douce & réglée, eſt un tableau fidele de l'autorité paternelle; & ſi quelquefois le François eut à gémir ſous ſes Rois, ce fut moins de la dureté de leur Gouvernement, que de la contradiction qu'eſſuya quelquefois leur autorité.

Louis XI ne rendit pas ſes ſujets heureux; mais la rebellion avoit aigri ſon humeur tournée naturellement à la ſévérité, & néanmoins il parvint, après bien des traverſes, à laiſſer ſon Royaume en paix. La bonté qui entroit ſpécialement dans le caractere

de Charles VIII ne l'empêcha pas d'avoir aussi des rebelles à vaincre : mais sa majorité ramena l'ordre dans l'Etat.

La plus forte envie de Louis XII fut de faire le bonheur des peuples, & il n'envisagea rien de plus flatteur que d'en être surnommé le pere. On vit l'amour de la Patrie éclater également dans le Monarque & dans les Sujets.

François I fut forcé de céder à Charles-Quint les faveurs de la fortune ; mais l'honneur du nom François se soutint au milieu des revers. Tout est perdu *hormis l'honneur*, écrivoit ce grand Roi à sa mere après la bataille de Pavie. Je n'entreprends point la recherche des traits particuliers du Patriotisme ; ce n'est que dans le Corps de la Nation que je veux admirer

admirer cette vertu, & la comparer. Je ne rappellerai donc point les dernieres paroles de Bayard, mourant de ses blessures, au Connétable rebelle & vainqueur de son Roi; mais je présenterai les sentiments de la France entiere sur la révolte de ce Prince: ses grandes qualités en avoient fait l'idole des François; dans sa persécution, il en étoit généralement plaint, & il s'en voit abandonné avec mépris, dès qu'il passe chez les ennemis de sa Patrie. Je vous ferai observer la France plongée dans le deuil & dans la désolation à la nouvelle que son Roi est prisonnier, quoique les frontieres du Royaume ne soient pas entamées. Dans un Etat où l'on auroit séparé les intérêts du Roi, de ceux de la Patrie, ce n'eût été qu'un malheur particulier,

qui eût à peine affecté des Peuples accoutumés à voir de sang froid les disgraces de leur Prince.

Cette idée me ramene au parallele que nous avons commencé. Le temps des invasions passé, & les limites des Nations se trouvant à peu près fixées, les Anglois n'eurent plus à défendre leurs Isles; rien ne devoit donc désormais s'opposer au bonheur & à la tranquillité de la Patrie, dans un pays dont on n'ambitionnoit plus la conquête; mais il sembloit que ce peuple, tenant de la nature de l'élément qui l'environne, ne pouvoit pas plus exister sans troubles & sans factions, que la mer sans orages & sans tempêtes.

L'instabilité de la Couronne, toujours chancelante sur la tête des Rois, menaçoit à chaque instant l'Angle-

terre de quelque cataſtrophe ſanglante.
La Patrie toujours expoſée, ſouffroit ou par la fureur des Partis qui la ravageoient également, ou par les coups d'une autorité qui s'appeſantiſſoit d'autant plus qu'elle avoit trouvé plus de réſiſtance.

Le Patriotiſme a dans chaque Etat des objets qui lui ſont propres. A Rome, dans les beaux jours de la République, cet objet fut la liberté des Citoyens; on ne les voyoit diviſés que pour la maintenir. Les vrais Patriotes s'armoient pour elle: mais lorſque le Patriotiſme commença à s'affoiblir parmi les Romains, au lieu de ſe réunir pour la défendre, ils ne firent plus que ſe partager entre les ambitieux qui l'attaquoient.

En France la gloire du Prince &

l'honneur de la Nation, formerent dès l'origine de la Monarchie, le grand objet du Patriotisme; & ces deux puissants motifs le porterent si loin, qu'ils semblerent ternir l'éclat de la fidélité Françoise: mais il n'est pas étonnant que dans des temps encore voisins de la Barbarie des premiers siecles, & dans le sein d'une Nation belliqueuse, ceux qu'elle voyoit soutenir la gloire de l'Etat par leur valeur, aient eu la préférence sur la postérité des Rois, qui lâchement ensevelis au fond de leur Palais, n'y respiroient qu'à l'ombre de la Royauté.

Le premier changement plus proche de ces temps malheureux, où la Loi du plus fort étoit encore la Loi suprême, s'étoit fait par la déposition d'un Roi infirme de corps &

d'esprit (*a*) ; mais les François s'affermissant chaque jour dans les principes de leur fidélité, ne se permirent plus de détrôner leurs Rois. La troisieme Race, après la mort d'un Roi sans postérité (*b*) avoit été placée sur le trône, à l'exclusion de l'héritier collatéral qui s'étoit rendu suspect (*c*) par ses liaisons constantes avec les ennemis de l'Etat, & odieux par un hommage qui blessoit la dignité de la Couronne. Les François, dans de pareilles circonstances, s'étoient regardés comme libres, pour le bien & l'honneur de la Nation, de faire ce dernier choix, qui

(*a*) Childeric III. Suivant quelques Historiens, il n'eut point de postérité; suivant d'autres, il avoit un fils qui, comme lui, fut renfermé dans un Monastere, pour placer Pepin sur le Trône.

Suivant M. de Chalon, il abdiqua volontairement.

(*b*) Louis V.

(*c*) Charles, Duc de la Basse Lorraine, fut exclus en faveur d'Hugues Capet, Duc des François, pour avoir fait hommage à l'Empereur, & s'être ligué avec les Allemands.

ſe juſtifie depuis tant de ſiecles par la gloire, dont il eſt devenu une ſource intariſſable. La Patrie n'avoit point ſouffert à l'époque de ces changements, parce que le Patriotiſme, en s'écartant de ſes principes de fidélité, avoit du moins été aſſez ferme dans ſes effets, pour prévenir, par la réunion des eſprits, les guerres civiles qui auroient déſolé la France.

La liberté politique eſt depuis longtemps l'objet de prédilection du Patriotiſme en Angleterre : mais ou trop foible, il l'a mal défendue ; ou trop imparfait, il ne l'a ſoutenue que par des moyens injuſtes ; ou trop aveugle, il n'en a ſaiſi que l'ombre ; & le plus ſouvent cette liberté n'a pas même ſervi de prétexte aux diviſions inteſtines ſi communes parmi les Anglois.

Nous avons vu que les Danois & les Normands s'étoient disputés la conquête de l'Angleterre, sans que le Patriotisme eût osé s'élever pour la liberté. Les Maisons d'Anjou & de Blois avoient divisé la Nation, & traité de la succession au trône (*a*), sans que le Patriotisme eût eu la force de prévenir ou d'arrêter les troubles qui désoloient la Patrie.

A Rome, dans les temps de la République, le Patriotisme consistoit à bannir ou immoler ceux qui attentoient à la liberté; & lorsque, rien ne pouvant sauver cette liberté expirante, il fallut un Maître aux Romains, le Patriotisme dut se borner à choisir le plus digne de l'être. Mais dans un

(*a*) Etienne, de la Maison de Blois, reconnut Henri II, de la Maison d'Anjou, pour son Successeur, aprés s'être alternativement détrônés.

Etat Monarchique, il doit invinciblement s'attacher à celui que désignent les Loix constitutives de la Monarchie, pour qu'elle ne reste pas exposée aux suites funestes d'une concurrence d'autant plus dangereuse, que l'objet en est plus précieux.

Les Partis, qui sous les dénominations de la Rose Rouge & de la Rose Blanche, partagerent l'Angleterre entre les Maisons d'York & de Lancastre, n'eurent point en vue cette liberté politique qui se trouve mêlée à la constitution de l'Etat : nul obstacle n'empêchoit donc le Patriotisme de réunir la Nation pour faire un choix & le maintenir. Elle eût prévenu par cette sage résolution le malheur des troubles, qui, par des révolutions alternatives, placerent à diverses

reprises

reprifes fur un trône ébranlé, des concurrents devenus le jouet de la fortune. Mais le Patriotifme manquoit totalement, ou fe trouvoit fans vigueur & fans force : la concurrence ne put être décidée que par la fureur des guerres civiles. Les derniers coups de la fortune furent en faveur d'Edouard IV ; un penchant naturel, ou l'inconftance trop éprouvée de fes fujets, lui fit regarder la cruauté comme la feule reffource propre à affermir la Couronne fur fa tête. Il épuifa jufques dans fes fources les plus éloignées le fang des Lancaftres avec tant d'acharnement, qu'il paroiffoit défier la Providence de leur réferver un vengeur. Sa mort tranquille fur le Trône, fembla, aux yeux du vulgaire, juftifier les horreurs dont elle fut le fruit ;

mais la peine que méritoient ses crimes tomba sur sa postérité. Ses fils furent immolés à l'ambition de son frere, qui souilla ses mains dans leur sang innocent, pour usurper sur eux la Couronne; & à son tour Henri, ce rejeton de la maison de Lancastre, réservé pour être le Ministre de la vengeance Divine, vint précipiter du Trône dans le tombeau ce meurtrier des deux enfants d'Edouard : mais en vain réunit-il les droits des deux Maisons rivales; on se prête aux impostures, & les fantômes produits contre lui ne rentrent dans le néant qu'après avoir fait de profondes plaies à la Patrie, & entraîné avec eux le dernier d'un sang illustre (a), qui avoit fourni à l'Angleterre une longue suite de Rois.

(a) Le Comte de Warvich, dernier des Plantagenestes.

Aux révolutions, si fréquentes dans la Royauté, succédent enfin celles de la Religion, dont les droits sacrés ne tenoient pas plus au Patriotisme, que la conservation des Rois. Le Schisme est établi sous Henri VIII, avec autant de facilité que s'étoient formées auparavant les infractions à l'ordre de succéder; & sous le Regne suivant l'Hérésie fut ajoutée au Schisme, sans que la Nation fît aucun effort pour conserver la Religion de ses peres. Un nouveau Regne la fit reparoître encore; mais une révolution si heureuse, n'étant ni le fruit du Patriotisme, ni un de ces changemens qui doivent être consommés par le sang, l'Angleterre se trouva bientôt replongée dans le Schisme & dans l'erreur, par une rechûte d'autant plus

funeſte, qu'elle fut malheureuſement l'ouvrage d'une Princeſſe plus habile.

On ne devoit pas s'attendre que la France pût être exempte de troubles dans un temps où l'héréſie répandoit ſon venin dans toute l'Europe. Depuis la ruine des factions de Bourgogne, d'Orléans & de Berry qui avoient ouvert le Royaume aux Anglois, il avoit été tranquille juſqu'aux mouvements excités par les nouvelles opinions. Leurs Partiſans n'aſpiroient néanmoins qu'au libre exercice de leur Religion, tandis qu'une Maiſon puiſſante faiſoit ſervir la ſienne à couvrir ſon ambition, & ſe frayoit, ſous ce voile ſacré, la route du Trône.

Les Princes du Sang, pour en éloigner cette Maiſon rivale qui avoit uſurpé l'autorité, furent en quelque

ſorte réduits à puiſer des ſecours dans le ſein de la nouveauté, en s'aidant des forces de l'héréſie.

Entre deux factions ſi dangereuſes, le Patriotiſme ſeul pouvoit ſauver la Monarchie. Il avoit déjà prévenu la conſpiration d'Amboiſe, & s'il ne put détourner tous les coups de cette cruelle journée de la Saint Barthelemi, il en épargna du moins une partie par le refus généreux de frapper. Ferme entre la Religion & le Trône, & ayant pour l'une & pour l'autre le reſpect qui leur eſt dû, il en ſépara les droits confondus par le fanatiſme; & pour faire ces efforts prodigieux, qui pouvoient aſſurer la Couronne ſur la tête de l'héritier légitime, il n'attendit pas un retour qui devoit être l'ouvrage de la Providence, ſans intéreſſer la fidélité des Sujets.

Henri le Grand ne fut jamais abandonné des vrais François. Sa conversion seconda leur zele : mais elle ne le fit pas naître. Le Patriotisme indigné de voir le fanatisme substituer des soupçons au prétexte qui venoit de s'évanouir, redoubla de vigueur & porta le dernier coup à la Ligue, malgré la résistance de Rome.

Il n'est que trop vrai, qu'après tant d'efforts la France ne jouit pas longtemps des fruits du Patriotisme qui lui avoit conservé un Roi devenu si cher & si précieux à ses peuples. Ce grand Prince fut à la fin la victime de cette cabale fanatique, dont les restes se cachoient encore dans le Royaume ; mais la Patrie pleura amérement son pere, sans avoir des reproches à se faire sur sa perte.

Peut-on en effet s'en prendre au Patriotiſme, de ne pas parer aux coups particuliers que le fanatiſme réduit aux trames ſourdes, aux complots ténébreux, porte à la Patrie par un de ces noirs attentats qui le caractériſent. Plus le Patriotiſme regne dans un Etat, plus la marche de la trahiſon eſt cachée. Ses projets ſont enfantés dans la nuit, favoriſés par le myſtere, & conſommés par des coups imprévus qui arrachent les larmes d'une Nation, ſans lui imprimer aucune tache ; mais dans un Royaume où l'amour de la Patrie n'eſt pas la premiere des vertus ; où il n'a ni objet fixe, ni principes certains ; où l'intérêt particulier tient le premier rang, on voit le fanatiſme marcher la tête haute ; les révoltes ſe fomenter au grand jour;

les divisions s'y former par le mépris des Loix, ou par les secours que ces Loix mêmes prêtent à la rebellion; les complots se tramer publiquement, & la catastrophe arriver par un coup d'éclat, qui déshonore à jamais une Nation, dont la honte ne fait que se renouveller chaque année par une expiation imparfaite.

Jusqu'ici nous avons vu le Patriotisme Anglois sans force & sans vertu, ne pouvoir défendre ni la Patrie, ni la Couronne, ni la Religion également sujettes chez ce peuple inconstant à toutes les révolutions que l'ambition, la fortune & l'erreur sont capables de faire naître. Il manquoit à cette Nation dangereuse le spectacle d'une tête Couronnée portée sur un échafaut. L'impérieuse Elisabeth qui ne

ne respectoit rien, lorsque son autorité ou sa sûreté lui paroissoient compromises, donna cet horrible spectacle à ses sujets, dans la personne d'une Princesse, qui par le Sacré caractere de la Royauté étoit son égale ; qui n'étoit en son pouvoir que par les caprices d'une fortune aveugle, & qui devoit du moins lui succéder, si elle n'avoit pas dû l'exclure du Trône.

Cet exemple ne pouvoit être perdu chez une Nation avide de sang. Les Anglois, par le plus horrible attentat que l'Histoire ait transmis dans les annales du monde, le renouvellerent bientôt sur leur Roi même, petit-fils de la Reine infortunée, qu'Elisabeth avoit immolée à sa cruelle politique.

Je sais que ce régicide ne doit pas être absolument regardé comme le

crime même de la Nation ; qu'une faction dépossédа Charles I, & lui fit faire son procès ; qu'un habile scélérat fut l'ame de cette faction, & forma le Tribunal auquel il dicta l'Arrêt cruel qui ensanglanta si horriblement la scene publique : mais quand je vois que c'est par une marche suivie, par une procédure à laquelle on affecte de prêter la forme juridique, que ce Tribunal noircit la Nation du plus horrible parricide, commis dans la personne de son Roi, avec tout l'appareil de l'autorité civile, en suis-je moins fondé à demander ce qu'étoit alors le Patriotisme Anglois ?

Par le désaveu que la Nation fait annuellement de ce crime, elle donne bien un témoignage de l'horreur qu'il doit inspirer ; mais par les regrets

même les plus vifs, elle ne fauroit se laver d'avoir fouffert que fon Roi fût publiquement immolé par la main d'un Bourreau, comme le plus vil criminel. La procédure qui dégrada la Majefté Royale; le jugement qui l'avilit; l'échafaud fur lequel elle fut violée, à la face de l'Univers, feront des monuments éternels à la honte de la Nation Angloife. En vain m'oppofera-t-on Cromwel & fa fortune: qu'auroient pu l'un & l'autre chez un peuple qui auroit eu quelqu'amour pour fes Rois, & quelque fenfibilité pour l'honneur de la Patrie? Il n'étoit pas queftion d'un attentat imprévu, ou myftérieufement conduit. N'eft-il pas plus que vraifemblable que Cromwel n'en forma le projet, que parce qu'il connoiffoit déjà l'efprit de la Nation.

Il la consulta en quelque sorte par l'éclat de la procédure ; il se couvrit de son autorité en suivant l'ordre judiciaire ; il lui dévoila toutes les horreurs du complot par l'authenticité du jugement ; il se regarda comme avoué d'elle dans l'exécution ; & il est bien difficile de la défendre sur la complicité, lorsqu'on considere la facilité avec laquelle Cromwel consomma un forfait si atroce. Qu'on se garde de dire, pour sa défense, que le bien de la Patrie exigea du moins la tolérance de ce sacrifice détestable, s'il n'en autorisa pas le projet ; ce seroit ériger en fruits de Patriotisme les effets d'une frénésie barbare, qui détruit cruellement un Gouvernement ancien, pour fonder sur ses débris une domination nouvelle plus absolue encore. Il est

vrai que cette domination, rendue despotique sous un titre nouveau (*a*), encore plus opposé au despotisme, fut paisible & même glorieuse: mais n'en peut-on point conclure que c'est l'espece de puissance qui doit régir les Anglois ? sans quoi cette prétendue liberté, qu'ils font tant valoir, devient aussi dangereuse pour la Nation, qu'une arme meurtriere entre les mains d'un Frénétique le seroit pour ses Concitoyens.

Le prompt rétablissement de la Royauté pourroit être regardé comme l'heureux effet d'un retour de Patriotisme, si l'on ne découvroit la source de cette révolution, dans l'incapacité du fils de l'Usurpateur, pour soutenir l'édifice monstrueux de la grandeur

(*a*) De Protecteur.

du pere, & dans l'inconſtance naturelle du peuple Anglois. L'une & l'autre favoriſérent le projet du Partiſan ſecret (a) de la Maiſon Royale, qui entreprit ſourdement de faire revivre la domination légitime. On ſeroit plus ſenſible aux vives démonſtrations de joie avec leſquelles ce peuple couronna le fils, ſi l'on ne ſavoit pas qu'il avoit vu, ſans émotion, le pere perdre la tête ſur un échafaud; mais ce fils, de l'infortuné Charles, étoit bon; & la crainte d'un exemple récent, qui le touchoit de ſi près, pouvoit le rendre foible; ſa bonté ne fit qu'animer la contradiction; ſa foibleſſe fit naître les cabales, entretint l'audace des factions, & tout ſon bonheur conſiſta à échapper aux conſ-

(a) Monch.

pirations qui ſe formoient continuellement.

Si l'eſprit de diviſion, qui eſt comme naturel en Angleterre, n'en exclut pas totalement le Patriotiſme, du moins eſt-ce un grand vice dans le Patriotiſme Anglois de n'en pas exclure cet eſprit de diviſion qui a ſi ſouvent déchiré la Patrie ; & c'eſt en cela qu'il ſera toujours inférieur au Patriotiſme François, qui l'emporte autant par ſa perfection dans les effets, que par ſa pureté dans les motifs.

Mais nous avons laiſſé la France, pleurant un de ſes plus grands Rois, victime d'un attentat particulier du fanatiſme. Les minorités de Louis XIII & de Louis XIV furent bien enſuite ſuivies de quelques déſordres dans l'Etat ; mais au fond, quel en fut l'ef-

fet ? Des cantonnements, des intrigues, quelques levées d'hommes. Ces troubles allerent-ils jusqu'à la guerre civile ? elle ne fut ni bien sanglante, ni totalement éloignée du respect. Tout se termina au passage de quelques rivieres, à la prise de quelques petites Villes. Les Magistrats & le Peuple toujours Patriotes n'entroient pas ordinairement dans le Parti, ou en étoient bientôt retirés par la force de cet amour, dont le François est si naturellement pénétré pour sa Patrie & pour son Roi. Le Patriotisme réunissoit les esprits divisés. Des pardons accordés à propos affoiblissoient la guerre civile ; un peu de faveur la calmoit d'autant plus aisément, qu'elle n'eut jamais en France les mêmes vices & le même but qu'en Angleterre ;

& si l'astre impérieux du Prince de Condé eut la force d'emporter le génie François pardelà les limites ordinaires de sa sphere, la majorité de Louis XIV fut le soleil qui dissipa tout, & donna naissance à la gloire de ce beau Regne, qui sera à jamais consacré dans les fastes de l'Univers.

Les guerres civiles venoient aussi d'expirer en Angleterre : mais on a vu que la fin s'en trouva marquée, à la honte de la Nation, par le supplice de son Roi; qu'après le Regne despotique de l'Usurpateur, la Royauté fut rétablie : mais que le Roi remonta sur un Trône toujours ébranlé par les différents partis qui divisoient l'Etat, & y vécut dans des alarmes continuelles.

Son Successeur ne put s'y soutenir : le Patriotisme se trouva trop foible pour accorder les intérêts de la

Royauté avec ceux du Culte nouveau, auquel les Anglois avoient si facilement sacrifié la foi de leurs Ancêtres. Au défaut d'un nouveau Cromwel, le Prince d'Orange fut appellé pour détrôner son Beau-pere ; les Anglois se réunirent pour favoriser l'usurpation. Il est vrai qu'à cette fois l'Histoire de cette Nation nous épargne l'horrible spectacle d'un Roi, qui sur un échafaud dressé au pied de son Trône, expire sous le glaive d'un infame Bourreau ; mais ce n'est que pour donner à l'Univers un exemple, qui pour être moins cruel, n'en est pas moins scandaleux. Elle nous fait voir dans la personne du second fils de l'infortuné Charles I, un pere malheureux réduit à s'expatrier pour recouvrer sa liberté, & peut-être assurer sa vie contre une Fille & un Gen-

dre dénaturés, qui viennent de traverser les mers pour lui enlever la Couronne.

Cette derniere révolution a donné à la Religion Protestante une consistance plus solide en Angleterre : mais c'a été sans étouffer le germe des factions. Les Episcopaux & les Presbyteriens le conservent ; des Sectes incompatibles tiennent la Patrie dans un état perpétuel de division ; les proscriptions & l'échafaud n'ont pu y éteindre absolument cet esprit naturel de justice, que sa foiblesse n'empêche pas de réclamer en faveur de la Maison, qui a seule un véritable droit à la Couronne : mais profitant de l'erreur qui domine, & de la jalousie qui regne entre les Sectes tolérées, des Maîtres habiles tiennent sous le joug ce peuple fier d'une liberté, dont

il ne reste plus de vestiges que dans des écrits satyriques.

La vénalité des suffrages a étouffé le Patriotisme dans le Parlement ; ce Corps n'a plus la force d'élever sa voix pour le bien de la Nation, contre la volonté du Roi, plus despotique que jamais en Angleterre.

Le Ministere ne s'y trompe plus aujourd'hui ; il sait qu'il faut amuser le peuple Anglois, ou le craindre ; & pour n'être pas réduit à cette derniere extrêmité, il occupe ce peuple inquiet, chez lequel un état de paix est toujours un présage d'orages ou de révolutions ; il lui fait prendre part dans le continent à des intérêts étrangers, qu'il lui fait envisager comme les siens propres ; il lui présente l'Empire des mers comme son Patrimoine naturel, exclusivement à tous les Peu-

ples ; il offre à ſon avidité le projet d'envahir, au préjudice de toutes les Nations, par le commerce des deux Mondes, les richeſſes de l'Univers entier ; il n'eſt point effrayé du taux immenſe de la dette Nationale, pourvu que la voie des ſubſides lui ſoit ouverte & qu'il en diſpoſe. Sur des revers inévitables, ou des meſures mal priſes, il appaiſe les rumeurs du peuple en immolant une innocente victime, dont le ſacrifice le ſatisfait & l'aveugle. S'agit-il d'entrepriſes ruineuſes pour la Nation, il l'enivre de la gloire des ſuccès qui l'épuiſent : c'eſt ce qui fait dire à un des plus habiles politiques Anglois (*a*), que la moitié de leurs guerres avec la France, & toutes leurs dettes publiques, ſont plutôt provenues de leur

(*a*) M. Humes, de la balance du pouvoir.

imprudente véhémence, que de l'ambition de leurs voiſins.

Quel eſt donc aujourd'hui le Patriotiſme Anglois? La Cour a eu l'adreſſe de le tourner uniquement ſur des vues injuſtes de commerce, qui ont fait prendre au génie de la Nation la teinture de cette foi, & de cet eſprit Carthaginois, ſi connus ſous le nom de *fides punica*, *punicum ingenium*.

Fonder un commerce excluſif, qui embraſſe & abſorbe celui de toutes les Régions connues; mettre tous les Peuples à contribution en ſe rendant les Facteurs & les ſeuls Négociants de l'Europe; s'ériger en Souverains des mers; vouloir former le lien de l'Orient, de l'Occident & du Midi; devenir le canal unique de leur communication; prétendre fixer des bornes à la Navigation & à la Marine des

Peuples du Continent ; ce ſont là maintenant toutes les vues Patriotiques de Londres, comme ce furent autrefois celles de Carthage : mais cette exceſſive avidité qui la porta à mépriſer les Traités, & violer ſi ſouvent le droit des gens, perdit cette République ambitieuſe.

Un tel Patriotiſme peut-il donc être mis en parallele avec celui des François, qui n'a pour baſe que l'honneur ſur lequel il repoſe depuis plus de treize ſiecles. Dès ſon origine, dans un pays conquis, au lieu de faire des Eſclaves, il ne voulut faire que des Patriotes. Une fois formé, il n'a jamais laiſſé envahir la Patrie.

La pureté de la Religion embraſſée par Clovis, la gloire de ſes Rois, le bien public de la Nation, ont toujours été pour le François des intérêts ſa-

crés & précieux, qui, après avoir été combattus quelquefois par des intérêts particuliers, venoient enfin se réunir & se confondre dans l'objet & dans les vues du Patriotisme, & assurer la splendeur, le salut & la durée de l'Empire François.

Dans les Loix de sa Constitution, la France présente le tableau d'une famille nombreuse, qui tire sa force & son bonheur d'une union formée par les liens du respect & de l'amour.

Dans l'éclat des plus brillants succès, on venoit de voir son Roi étonner ses ennemis, en les réduisant à admirer sa modération, lorsqu'ils croyoient n'avoir qu'à redouter sa puissance; n'ayant triomphé que pour le bonheur du monde, il avoit ramené la paix par le généreux sacrifice de ses conquêtes.

L'Anglois fait voir aujourd'hui que

cet

cet exemple eſt autant au deſſus de ſes vertus, qu'il avoit été au deſſus de ſes eſpérances : mais la conſtance & la fermeté d'un Roi toujours ſupérieur aux événements, lui rameneront la fortune dont il n'abuſa pas dans la proſpérité.

Nous en avons une expérience ſuivie ; les revers, loin de l'affoiblir, ne font que donner de nouvelles forces au zele Patriotique des François. S'il faut défendre l'Etat, ou ſoutenir l'honneur de la Nation, ce peuple fait céder tout intérêt perſonnel, tous beſoins particuliers ; il les immole ſans regret à la cauſe publique & à la gloire de ſon nom.

Il donne aujourd'hui à l'Univers le ſpectacle éclatant de ce noble Patriotiſme. L'injuſtice de ſes ennemis a fait naître la guerre au mépris des Traités

les plus ſolemnels ; leur cruelle obſti-nation la perpétue au mépris de l'hu-manité ; le Roi gémit ſur l'excès des charges qui ſe multiplient ſur les peu-ples dans une guerre auſſi longue qu'imprévue.

Ses ſujets fideles à l'honneur, bien plus que ſenſibles à l'intérêt, loin de murmurer & de ſe plaindre dans leur épuiſement, ſignalent par des contri-butions volontaires leur amour pour la Patrie. Il faut que le Monarque, plus pere encore que Roi, fixe des bornes à leur générosité : mais ce peu-ple en courant à la gloire avec en-thouſiaſme, en ſuivant avec ardeur les mouvements d'une trop juſte ven-geance, reſte toujours ami du genre humain ; il ne ceſſe de faire des vœux pour la paix, parce qu'il ne regle ſes ſentiments que ſur les principes les plus

purs du Patriotiſme & de l'humanité.

C'eſt ainſi qu'il épure tous les objets de ſa grandeur & de ſa fortune. Le commerce avili chez ſes rivaux par l'avidité & l'injuſtice qui le dirigent, conſerve en France ce caractere de nobleſſe & de fidélité, ſource de la confiance des Nations. Le François l'enviſage comme une reſſource qui n'eſt pas indigne d'entrer dans les vues Patriotiques d'une grande Monarchie: mais en même temps il regle cet eſprit de commerce, de façon qu'il ne tourne jamais à la honte du nom François. Il veut que la bonne foi & l'équité en ſoient l'ame; loin de chercher à en couper la ſource aux autres Peuples, il le regarde comme un lien commun qui doit les unir, & il accorde en ce point l'honneur avec l'habileté, la candeur avec l'induſtrie,

Dans le parallele que je viens de préſenter, on a vu le Patriotiſme Anglois ſans vigueur dans l'Etat de pure Monarchie; ſans force dans les diviſions éternelles d'un Gouvernement Mixte : il ſemble aujourd'hui avoir acquis une vigueur & des forces nouvelles : mais ce ſont des forces & une vigueur qui épuiſent le Corps politique.

La partie monarchique de ce Gouvernement Mixte met tout en uſage pour conſerver la ſupériorité qu'elle s'eſt acquiſe, & tenir ouvertes les ſources que la paix lui fermeroit; elle a ſu tourner le Patriotiſme à un eſprit d'orgueil & d'injuſtice, peut-être trop naturel, mais ſûrement trop propre à entretenir la guerre qu'il a allumée dans l'Europe : mais Londres dépouillée des faux préjugés, par leſquels le

Ministere l'aveugle, ne seroit pas sans crainte, en reconnoissant que le Patriotisme est aujourd'hui en France au plus haut point de perfection où celui de Rome ait été porté; tandis qu'en Angleterre il se trouve infecté de tous les vices qui causerent la ruine de Carthage. Cette République avoit eu, comme Londres, des succès qui fatiguerent Rome sans l'intimider; elle avoit souvent abusé de la paix pour renouveller la guerre; elle vouloit, ainsi que Londres, usurper l'Empire des mers, & dominer sur toutes les Nations par son commerce; mais enfin, après avoir lutté long-temps contre les Romains, elle fut accablée sous le poids de leur puissance.

L'Amiral, Jean de Vienne, disoit sous Charles V, que jamais les Anglois n'étoient plus foibles que chez

eux; ne pourroit-on pas en faire encore aujourd'hui l'expérience?

L'on peut regarder, comme l'Annibal de l'Angleterre, ce Général fameux (a), qui au commencement de notre ſiecle vint porter la terreur au ſein de la France, dont il avoit entamé les frontieres: mais que Londres ne perde point de vue les journées plus récentes, de Fontenoy & de Lawfelt; qu'elle n'oublie point l'épreuve qu'elle y fit de la valeur Françoiſe; ou plutôt qu'elle ſe rappelle, que dès l'inſtant de la victoire, les François, ces vainqueurs redoutables, ne furent plus pour l'Anglois que des rivaux généreux & compatiſſants, qui le firent rougir de la noirceur de ſes projets.

Que Londres réfléchiſſe que les ſuc-

(a) Malbouroug.

cès de Carthage furent voisins de sa chûte, & elle n'aura plus l'imprudence de refuser le rameau d'olivier, que lui offre un Roi magnanime, dont elle semble vouloir épuiser la modération : mais ils ne sont plus ces temps Barbares, où les haines implacables ne cessoient que par la destruction totale des Peuples ; ils ne reviendront plus ces siecles malheureux où regnoit une cruelle politique, qui faisoit quelquefois disparoître des Nations entieres de dessus la surface de la terre. Londres ne doit craindre que l'excès de son ambition, qui suffit à sa ruine ; c'est elle-même qui la prépare par l'abus de ses forces.

La présomption qui la séduit, l'empêche de reconnoître une supériorité marquée dans l'ordre des Puissances ; l'orgueil qui l'aveugle, lui voile

les ressources de la France contre les caprices de la fortune : mais ce qui est plus dangereux encore, c'est que pendant l'accès de la haine injuste qui l'anime contre une rivale, à laquelle elle n'aura pu porter que des atteintes légeres, la violence de ses efforts la jette dans un épuisement, dont elle ne pourra jamais se relever.

EXTRAIT des Registres de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de cette Ville.

PAR Délibération de l'Académie convoquée extraordinairement, elle a arrêté qu'il est libre à M. BASSET, l'un de ses Membres, Avocat-Général au Parlement de Dombes, de donner au Public son Ouvrage sur le *Patriotisme François & Anglois*, qui a été lu dans une séance de l'Académie, & d'y prendre la qualité d'Académicien; en foi de quoi Nous lui avons délivré le présent Certificat.

Signé, LATOURRETTE DE FLEURIEU, Secretaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

PERMISSION.

VU l'Approbation. Permis d'imprimer. A Lyon le 6 Juillet 1762. *Signé*, DELAFFRASSE.

